

Les principes de l'œcuménisme selon Joseph Ratzinger

« *Andiamo avanti*, allons de l'avant ! » Parmi les tous premiers mots prononcés par le nouveau Pape Benoît XVI, le jour de son élection (1), l'apostrophe pouvait paraître prosaïque. Or, dans *Voici quel est notre Dieu* (13), le cardinal Joseph Ratzinger attribue la formule : il faut aller de l'avant, aux grands œcuménistes ». Sous cette expression familière, Benoît XVI conférait ainsi à son pontificat une orientation résolument œcuménique.

Benoît XVI est tout le contraire d'un pragmatique qui expérimente pastoralement d'abord pour justifier théologiquement ensuite. Il est un pasteur dont toute l'action, n'en doutons pas, sera étayée par des principes théologiques, lesquels, du reste, ne sont pas déconnectés du réel puisqu'ils procèdent de la contemplation du mystère même de l'Eglise. Quels sont ces principes en matière d'œcuménisme ? Pour un sujet aussi vaste dans un cadre aussi retreint, nous nous référerons à un nombre limité d'ouvrages et d'interventions du cardinal Joseph Ratzinger. Parmi ceux-ci, il convient du reste de distinguer entre les déclarations et notifications qu'il a émises en tant que Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, participant donc au magistère du Pape (Jean-Paul II), et ses propres prises de position de théologien. On gardera aussi présent à l'esprit que Benoît XVI parle dorénavant d'un autre endroit (la chaire de Pierre) que lorsqu'il s'exprimait alors en tant que théologien particulier ou même en tant que Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Cela signifie non que la vérité change mais que la responsabilité pour la proclamer se situe à des niveaux différents. Nous dégagerons ici quelques uns de ces principes, dont le développement sera inégal, en faisant surtout parler J. Ratzinger lui-même.

- L'impératif de vérité

Pour le Pape qui s'est posé en adversaire résolu de « la dictature du relativisme » (15), il est avant tout clair que l'unité ne saurait se reconstituer au détriment de la vérité : « [...] l'unité de l'Eglise n'est pas un problème politique qui se résoudrait par la voie d'un compromis, et du discernement des possibilités réelles ou du caractère tout juste supportable de certaines propositions. Il s'agit ici de l'unité dans la foi, c'est-à-dire de la question de la vérité, et celle-ci ne saurait devenir l'objet d'un jeu politique » (8). J. Ratzinger ne prise guère certaines expérimentations hasardeuses que certains ont pu, non sans impudence, qualifier de « gestes prophétiques ». On pense ici à l'« interconcélébration » ou à l'intercommunion avec des pasteurs protestants : « Quand on se hâte sur la mauvaise route, on s'éloigne du but » (9). N'est-ce pas confondre l'ordre de la fin avec l'ordre des moyens ? La communion eucharistique, signe de la communion ecclésiale, est bien la fin du mouvement œcuménique ; elle ne saurait en être le moyen puisqu'elle présuppose cette communion ecclésiale.

La vérité, cependant, n'est réductible ni à un jugement propre (une opinion érigée en certitude) ni à un modèle supposé intangible alors qu'il est en réalité marqué par les pesanteurs de l'histoire : « l'exigence de la vérité ne doit pas être invoquée là où elle n'est pas contraignante et irrécusable. On n'a pas le droit de présenter comme vérité ce qui en réalité est une forme surgie dans l'histoire, en rapport plus ou moins étroit avec la vérité. Car, du moment qu'on met en jeu le poids de la vérité et ses droits inaliénables, il faut y mettre aussi une loyauté qui préserve de revendiquer trop vite la vérité et soit prête à sonder avec les yeux de la charité l'ampleur intrinsèque du vrai. » (8) J. Ratzinger effleure ici le thème du dépassement de la vérité par rapport à nos catégorisations schématiques.

- L'unité est aussi une vérité

Le dogmatisme à tout crin n'est cependant pas la réponse adéquate au relativisme. J. Ratzinger n'abonde pas dans le sens d'une dialectisation entre le terme « vérité » et celui d'« unité ». A leur niveau transcendantal, l'un et le vrai ne sont-ils pas convertibles ? L'unité n'est pas à opposer par principe à la vérité dans la mesure où la vérité de l'Evangile appelle à ce « que tous soient un » (Jn 17, 21). « L'unité, dit J. Ratzinger, est elle aussi une vérité chrétienne, une réalité essentielle dans le christianisme, et le rang qu'elle occupe est si élevé qu'elle ne peut être sacrifiée qu'à des nécessités tout à fait fondamentales, et non pas lorsque l'obstacle est une question de formulations et de pratiques, peut-être très importantes mais qui ne détruisent pas la communion

dans la foi des Pères et dans sa configuration ecclésiale fondamentale. » A la limite, il faut avoir des raisons valables pour rompre la communion, proportionnées à l'importance de garder ou de recouvrer la communion, qui ne requiert pas de justifications puisqu'il en va d'un impératif de foi ! Il ne s'agit « pas seulement de se demander si l'union et la reconnaissance de l'autre sont justifiables, mais de se demander avec encore plus d'insistance si la permanence dans la division est justifiable, car ce n'est pas l'unité qui a besoin d'être justifiée, mais la division. » (9)

- Eviter les nouvelles ruptures

Avant même de chercher à réduire les fractures, il faut veiller à ce que de nouveaux schismes ne surgissent pas : « Ce sera déjà beaucoup si d'autres ruptures ne se produisent pas. » (12). On pourrait ici se demander si la volonté d'« un certain œcuménisme catholique » de gommer les différences avec le protestantisme (par exemple, en « désacriant » la messe) n'a pas éloigné davantage les Eglises orthodoxes de l'Eglise catholique et n'a pas engendré des ruptures à l'intérieur même de la communion ecclésiale. Le fait de poser toujours des gestes d'union avec ceux qui sont le plus éloignés de la confession catholique, au risque de laisser un nombre non négligeable de catholiques sur le bord du chemin, ne relève-t-il pas en fin de compte d'un parti pris idéologique ? De là, chez Benoît XVI, cette volonté de renouer d'abord avec les « derniers partis » (le mouvement de Mgr Lefebvre) et de multiplier les passerelles avec l'orthodoxie. Œcuménisme bien ordonné commence par dissident le plus proche !

Dans *Le sel de la terre*, on relève une réflexion lourde de sens : « dans l'Eglise catholique elle-même, il y a aussi des ruptures très profondes, si bien qu'on a littéralement le sentiment que deux Eglises vivent côte à côte à l'intérieur d'une seule » (12). Allusion à un schisme latent dans l'Eglise ? On pense spontanément à des théologiens, à des pasteurs, voire à des Eglises locales dans une attitude de dissentiment systématique et/ou de désobéissance pratique à l'égard du magistère et du gouvernement de l'Eglise universelle. Benoît XVI devra « faire avec » cette réalité : éviter la consommation d'un tel schisme latent tout en rétablissant la *regula fidei*. La quadrature du cercle à vue humaine !

- La question du *subsistit in*

La Constitution conciliaire *Lumen gentium* affirme que l'unique Eglise du Christ « comme société constituée et organisée en ce monde subsiste dans l'Eglise catholique » (n° 9). Leonardo Boff, notamment, soutint que cette unique Eglise du Christ peut aussi subsister en d'autres Eglises chrétiennes. Selon L. Boff, l'Eglise empirique, dans sa forme hiérarchique et organisationnelle, est une nécessité postpascale qui s'impose en raison du retard eschatologique. Aucune Eglise ne peut prétendre correspondre adéquatement à un projet divin idéal, comme si d'autres formes institutionnelles ne pouvaient légitimement exister dans cet écart entre ce que Jésus voulut et ce que les hommes construisirent. Une Notification de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, dont le cardinal Ratzinger était le Préfet, en date du 11 mars 1985, mettait en garde contre le « relativisme ecclésiologique » de L. Boff et fournissait une autre interprétation du « *subsistit in* » : « Le Concile avait, à l'inverse, choisi le mot « *subsistit* » précisément pour mettre en lumière qu'il existe une seule subsistance de la véritable Eglise, alors qu'en ensemble visible existent seulement des « *elementa Ecclesiae* » qui - étant des éléments de la même Eglise - tendent et conduisent vers l'Eglise catholique » (4).

Dans une conférence sur *L'ecclésiologie de la Constitution conciliaire Lumen gentium*, prononcée en février 2000, le cardinal Joseph Ratzinger renvoyait le mot « *subsistit* » au sens le plus métaphysique de « *hyypostasis* » : « *Subsistere* est un cas spécial de *esse*. C'est l'être dans la forme d'un sujet qui est par lui-même. [...] Le Concile veut nous dire que l'Eglise de Jésus-Christ, comme sujet concret en ce monde, peut être rencontrée dans l'Eglise catholique. Cela ne peut se vérifier qu'une seule fois et la conception selon laquelle le « *subsistit* » serait à multiplier ne saisit pas précisément ce que l'on voulait dire. Par le mot « *subsistit* », le Concile a voulu exprimer la singularité et la non-multiplicité de l'Eglise catholique : l'Eglise existe comme sujet dans la réalité historique » (13). « Subsister », selon J. Ratzinger, c'est donc exister dans un supposé individuel par définition incommunicable. L'expression exprime donc l'unicité de la réalisation de l'Eglise du Christ dans l'Eglise catholique.

Dès 1966, le jeune docteur J. Ratzinger, planchant sur « le catholicisme après le Concile », qualifiait de naïve la position euphorique selon laquelle l'ouverture à l'œcuménisme de Vatican II aurait rendu caduques

« les controverses théologiques [...] en les ramenant purement et simplement à des malentendus derrière lesquels surgit maintenant le grand accord ». Celui qui avait participé aux travaux du Concile, à titre d'expert du cardinal Joseph Frings, prenait acte de l'évolution sémantique qui faisait que, « dans le langage officiel de l'Eglise, on [commençait] à appeler Eglises, d'une façon consciente, non seulement les Eglises orientales, mais aussi les communautés issues de la Réforme ». Mais J. Ratzinger se montrait déjà sévère à l'égard de cette attitude : « On simplifie trop les choses et on ne voit plus 'les Eglises' qu'au pluriel, oubliant en cela de se confronter à la grave exigence qui consiste en ce que l'Eglise catholique ose et doit oser ce paradoxe de se dire d'une manière unique 'l'Eglise' au singulier, au moment où l'on admet le pluriel : 'les Eglises' » (7).

Si Vatican II a considérablement renouvelé son lexique - on ne parle plus de « communautés dissidentes », encore moins de « sectes hérétiques » ! -, l'emploi du substantif pluriel « Eglises » au sujet des communautés issues de la Réforme ne saurait se prévaloir du magistère conciliaire. La Déclaration *Dominus Jesus*, émise par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi sous la préfecture Ratzinger, ne met donc pas en cause Vatican II quand elle affirme : « [...] les communautés ecclésiales qui n'ont pas conservé l'épiscopat valide et la substance authentique et intégrale du mystère eucharistique ne sont pas des Eglises au sens propre » (6). L'appellation d'« Eglises » vaut cependant pour les communautés qui, elles, ont conservé un épiscopat et une eucharistie valides : « Les Eglises qui, quoique sans communion parfaite avec l'Eglise catholique, lui restent cependant unies par des liens très étroits comme la succession apostolique et l'Eucharistie valide, sont de véritables Eglises particulières » (6). Pour ces dernières, la question ne porte donc pas sur leur qualité reconnue d'Eglises mais sur un autre mode de désignation, celui d'« Eglises- sœurs ». L'expression est acceptable quand elle s'entend du rapport des Eglises particulières entre elles. De cette manière, on peut dire que l'Eglise de Constantinople, par exemple, est sœur de l'Eglise particulière de Rome. Mais l'expression n'est pas adéquate pour signifier le rapport d'une Eglise particulière à l'Eglise universelle, laquelle n'est pas « sœur » mais « mère » des autres. Un ensemble d'Eglises particulières, comme le serait « l'Eglise orthodoxe » (mais peut-on parler l'une seule Eglise qui recouvre des réalités autocéphales ?), ne saurait être considéré comme « sœur » de l'Eglise catholique.

- *Les elementa Ecclesiae*

Si le *subsistit*, bien que désignant la réalisation de l'Eglise du Christ dans un sujet concret non multipliable, est interprété de façon relativiste, pourquoi ne pas avoir utilisé au concile le mot *est*, en disant tout simplement que l'Eglise du Christ est l'Eglise catholique ? Pour le cardinal Ratzinger, « la différence entre 'subsistit' et 'est' renferme [...] le drame de la division ecclésiale ». Quel est le sens de cette marge entre *subsistit* et *est* ? « Bien que l'Eglise soit seulement une et *subsiste* en un unique sujet, des réalités ecclésiales existent en dehors de ce sujet : de véritables Eglises locales et diverses Communautés ecclésiales. » On pense ici à l'ecclésiologie de Jean-Paul II, « lucide et ouverte à toutes les valeurs ecclésiales présentes chez les autres chrétiens » (Encyclique *ut unum sint*, n° 10). Dans la même encyclique, le Pape poursuivait : « En dehors des limites de la communauté catholique, il n'y a pas un vide ecclésial. De nombreux éléments de grande valeur (*eximia*) qui, dans l'Eglise catholique, s'intègrent dans la plénitude des moyens de salut et des dons de grâce qui font l'Eglise, se trouvent aussi dans les autres communautés chrétiennes » (n° 13). Pour J. Ratzinger, c'est le péché qui, en définitive, empêche de « pleinement résoudre d'un point de vue logique cette différence entre 'subsistit' et 'est' ». Les réflexions du futur Benoît XVI sont profondes pour comprendre que le mystère d'iniquité est à l'œuvre à l'intérieur même de l'Eglise du Christ : « Dans le paradoxe de la différence entre singularité et concrétisation de l'Eglise, d'une part, et existence d'une réalité ecclésiale en dehors de l'unique sujet, d'autre part, se reflète le caractère contradictoire du péché humain, la contradiction de la division » (13). Si le péché est l'origine des ruptures, une démarche de repentance et de conversion ne devra-t-elle pas inspirer le mouvement vers l'unité ?

- Résorber les schismes à partir de l'intérieur de l'Eglise

Pourquoi certaines vérités subsistent-elles, séparées de la synthèse organique de la foi, hors de la communion ecclésiale, sinon parce qu'elles n'ont peut-être pas suffisamment été prises en considération et aimées à l'intérieur de cette communion ? Une conférence fort instructive du cardinal J Ratzinger aux évêques chiliens, le 13 juillet 1988, au sujet de « l'affaire Lefebvre », évoque explicitement le fait que certaines valeurs émigrent hors du périmètre visible de l'Eglise parce qu'elles n'y trouvent plus d'« espace vital suffisant » :

« L'une des découvertes fondamentales de la théologie de l'œcuménisme est que les schismes ne peuvent survenir dans l'Eglise que lorsqu'on cesse de vivre et d'aimer certaines vérités et certaines valeurs de la foi chrétienne. La vérité marginalisée devient autonome, elle subsiste déchirée de la totalité de la structure ecclésiale, et c'est autour d'elle que se forme un mouvement nouveau [...] On ne pourrait imaginer un phénomène de cette ampleur s'il ne mettait en jeu des éléments positifs qui en général ne trouvent pas un espace vital suffisant au sein de l'Eglise d'aujourd'hui. » Le cardinal Ratzinger invitait alors à faire « un examen de conscience [...] sur les déficiences de notre pastorale » : « C'est alors de cette manière que nous pourrions donner un lieu à ceux qui le cherchent et le demandent dans l'Eglise, et ainsi nous réussirions à ôter toute raison d'être au schisme, en le rendant superflu à partir de l'intérieur même de l'Eglise » (10).

- Le retour au *statu quo ante*

En théologien averti, Joseph Ratzinger discerne avec lucidité le fait que l'on ne peut faire abstraction, dans le dialogue théologique, des vicissitudes de l'histoire de l'Eglise. Les ruptures ont cependant surgi alors que la foi était un sentiment commun entre les parties qui se sont ensuite divisées. Ne serait-il pas possible de revenir en quelque sorte au *statu quo ante* ? Dans *Les principes de la théologie catholique*, Joseph Ratzinger donne deux exemples.

Au sujet de la ligne de fracture entre les Eglises chalcédoniennes et préchalcédoniennes, le cardinal Ratzinger observe que la division, qui porte sur la confession christologique, « se situe en un point très avancé de l'élucidation conceptuelle du mystère du Christ », les deux parties recevant l'une et l'autre le Concile de Nicée. Il y a donc « unité dans les structures de foi et d'Eglise qui sont à la base du Concile de Nicée », ce qui n'enlève rien au fait « que la proposition discutée soit centrale et soit de ce fait un prétexte suffisant pour une scission ». De même avec l'orthodoxie, qui reproche à Rome d'avoir détruit l'unité collégiale des Eglise locales (structure sacramentelle) au profit d'un monolithe centralisé (institution juridique) et d'avoir substitué, notamment par la définition de 1870, concernant l'interprétation de la foi, la volonté du monarque papal à l'unanimité des Eglises, la catholicité partage un millénaire d'unité.

Et voici la proposition du théologien Ratzinger : « Bien qu'il ne nous soit pas possible d'arrêter l'histoire, ni d'effacer le chemin parcouru depuis des siècles, il est tout de même permis de dire que ce qui a été possible pendant un millénaire ne peut pas être impossible aujourd'hui du point de vue chrétien. [...] Autrement dit : Rome ne doit pas exiger de l'Orient, au sujet de la primauté, plus que ce qui a été formulé et vécu durant le premier millénaire [...] L'union pourrait se réaliser sur la base suivante : d'un côté, l'Orient renonce à combattre comme hérétique l'évolution réalisée en Occident durant le deuxième millénaire, et accepte l'Eglise catholique comme légitime et orthodoxe dans la forme qu'elle a prise au cours de son évolution, et de son côté l'Occident reconnaît l'Eglise d'Orient comme orthodoxe et légitime dans la forme qu'elle a conservée » (8). Le retour au *statu quo ante* (l'expression est de nous) consisterait donc à entendre le différent (réel) surgi comme ne remettant pas en cause la communion fondamentale dans laquelle on a vécu ensemble. Il s'agit là d'une proposition audacieuse de la part d'un théologien. Benoît XVI, détenteur de la primauté romaine telle que Vatican I l'a définie, assumera-t-il cet aspect de la réflexion de J. Ratzinger préconisant, pour les orthodoxes, une autre manière de reconnaître l'autorité du successeur de Pierre ?

- Le problème de l'interprétation

Dans *Les principes de la théologie catholique*, J. Ratzinger opposait au « confessionnalisme de la division » une « herméneutique de l'union qui fait une lecture de la confession [d'Augsbourg] en s'orientant dans le sens de l'union ». En effet, cette confession « a été composée de telle manière qu'on pouvait l'interpréter, selon le droit d'Empire, comme une confession catholique » dans la mesure même où « elle a été conçue [...] comme recherche d'une catholicité évangélique, comme un effort pour filtrer l'apport bouillonnant du mouvement réformateur primitif de manière à en faire une réforme catholique. » Une reconnaissance « signifierait que l'Eglise catholique accepte dans les éléments qui y sont proposés une forme particulière de la réalisation de la foi commune avec l'indépendance qui lui revient » et, inversement, que, « du côté réformé, l'on vit et comprend ce texte, susceptible de multiples interprétations, dans le sens voulu à l'origine : celui de l'unité avec le dogme de l'Eglise et avec la forme ecclésiastique fondamentale de celui-ci » (8).

J. Ratzinger n'ébauchait-il pas ainsi la méthode du consensus différencié qui sera adoptée pour parvenir à la *Déclaration commune sur la doctrine de la justification* entre l'Eglise catholique et la Fédération luthérienne mondiale. Ce document méritoire est le fruit d'un dialogue théologique où chacun des interlocuteurs s'est efforcé de comprendre l'autre sans caricaturer sa pensée, d'y déceler même la part de vérité que l'on n'a soi-même peut-être pas suffisamment aimée. Sous ce rapport, la Déclaration commune est exemplaire. Elle dépasse les procès d'intention. Chacun se reconnaît dans ce que l'autre dit à son sujet. Chacun révisé aussi sa position en fonction de ce que l'objection de l'autre peut présenter de valable. Et chacun s'accorde finalement à reconnaître que ce que l'un entend aujourd'hui n'est pas dénoncé par ce que l'autre comprenait hier de la position du premier.

Cette méthode du « consensus différencié » a pourtant ses limites. Pour chaque question discutée, l'affirmation commune est suivie d'un commentaire de chacun des partenaires du dialogue, indiquant comment il reçoit cette affirmation consensuelle. La Déclaration commune porte donc sur des formules générales qui font l'objet d'un accord bilatéral, bien qu'elles recouvrent des acceptions bien différentes relevant au *minimum* de points d'insistance, lesquels, dans leur expression actuelle, sont déclarés non visés par les anathèmes historiques. A comprendre de façon différenciée des formules consensuelles, évite-t-on l'écueil de l'ambiguïté ? Est-ce à dire que la manière dont l'autre exprime aujourd'hui sa position ne suscite plus de réserves (lesquelles devraient certes être exprimées autrement !).

Dans *Voici quel est votre Dieu*, J. Ratzinger semble assez circonspect sur les résultats d'une telle approche herméneutique. Concernant la question de la justification, il présente la situation d'équilibre entre le meilleur des intuitions de Luther et la position catholique : la gratuité de l'initiative divine dans le processus de la justification, d'une part ; la collaboration de l'homme à cette œuvre de la grâce, d'autre part. Ce dernier point « constitue le deuxième pilier de cette déclaration, mais qui visiblement n'est plus perçu par la conscience collective » (14).

- Le rôle de Pierre

J. Ratzinger n'est prêt ni à estomper le rôle de Pierre ni à céder sur le principe de la succession. Il montre que « le Nouveau Testament, dans tous ses grands filons et traditions, connaît la primauté de Pierre ». Il s'agit là « d'un thème d'une signification universelle, et qu'on ne peut en aucune manière le limiter à une tradition déterminée, circonscrite, au sens local ou personnel ».

Cephas est le premier témoin de la résurrection (1 Co 15, 3-7) ; Paul monte à Jérusalem pour « voir Pierre » (Ga 1, 18). Il y reviendra quatorze ans plus tard pour présenter son évangile aux trois colonnes, Jacques, Cephas et Jean, « pour ne pas prendre le risque de courir, ou d'avoir couru, en vain » (Ga 2, 2). Même « quand le premier des Apôtres, par son comportement personnel, reste en deçà de sa mission ministérielle », sa préséance n'est pas mise en cause (Ga 2, 11-14). R. Bultmann lui-même voyait en Jn 21, 15-19, qu'il considérait « comme un morceau très ancien de la tradition johannique », la dévolution à Pierre de « la conduite suprême de l'Eglise ». Quant à « la version lucanienne du mandat primatial : 'Confirme tes frères' (Lc 22, 32), ancrant la mission de Pierre dans l'événement de la dernière Cène, [elle] met une accentuation ecclésiologique importante ».

J. Ratzinger met ensuite en valeur « la position spéciale de Pierre dans le groupe des Douze » : il est le premier, ainsi que la signification de son nouveau nom : Cephas (roc, pierre) qui « n'a aucune signification pédagogique ou psychologique » mais qui ne doit se comprendre « qu'à partir du Mystère, c'est-à-dire dans une perspective christologique et ecclésiologique : Simon-Pierre deviendra à travers la charge que Jésus lui a donnée celui qu'il n'est pas du tout selon 'la chair et le sang'. Par analogie avec Abraham qui fut lui-même 'le rocher qui soutient la création, repoussant le Chaos, le déluge universel qui menace de tout ruiner », Simon devient « le rocher qui s'oppose à la noire marée de l'incrédulité et à sa force destructrice de l'humain ».

C'est évidemment sur Mt 16, 17-19 que J. Ratzinger se concentre : « [...] dans l'atmosphère de l'après-Concile, même les exégètes catholiques se [sont] éloignés toujours davantage de la thèse attribuant ces paroles à Jésus. » Selon cette hypothèse, le mot « ekklesia », qui n'apparaît qu'ici en Mt 18, 17, ne peut être authentique puisque « Jésus n'a pas pu vouloir d'Eglise » ! Non sans une certaine ironie, J. Ratzinger préfère suivre sur ce point « le porte-parole indiscuté de la théologie libérale » qu'il cite : « il y a peu de passages plus longs dans les Evangiles où transparaisse aussi sûrement le fonds araméen de la pensée et de la forme, que dans cette péricope extrêmement ramassée » ! Le Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi met en parallèle la pierre sur laquelle l'Eglise sera bâtie et la révolte de Pierre face à la perspective de la mort de Jésus : « Non cela ne t'arrivera pas », révolte qui lui vaut cette réplique du Seigneur : « Passe derrière moi,

Satan ! Tu me fais obstacle (*skandalon*)... » (Mt 16, 22-23). Voici la réflexion du futur pape : « Celui qui, par don de Dieu, peut-être un roc solide, est par lui-même une pierre le long de la route. La tension entre le don qui vient du Seigneur et ses propres capacités devient si évidente qu'elle provoque l'étonnement. D'une certaine manière, c'est tout le drame de l'histoire de la papauté qui est ici anticipé, au cours duquel nous rencontrons toujours les deux éléments : celui par lequel la papauté, grâce à une force qui ne vient d'elle-même, demeure le fondement de l'Eglise, et cet autre élément qui fait que, dans le même temps, les papes, par les caractéristiques typiques de leur humanité, deviennent toujours à nouveau un scandale parce qu'ils veulent précéder le Christ plutôt que le suivre ; parce qu'ils croient, avec leur logique humaine, qu'ils doivent lui préparer la route que lui seul au contraire, peut déterminer. »

Quant au pouvoir de lier et de délier, il indique « essentiellement l'autorité suprême confiée, en la personne de Pierre, à l'Eglise, de remettre les péchés ». Pour J. Ratzinger, « au cœur même du nouveau ministère, qui ôte le pouvoir aux forces de destruction, il y a la grâce du pardon. C'est elle qui constitue l'Eglise. L'Eglise est fondée sur le pardon. Pierre lui-même représente ce fait en sa personne : lui qui peut être le détenteur des clefs, bien qu'il ait cédé à la tentation, est aussi capable de confesser, et est rétabli par le moyen du pardon. L'Eglise est, dans son essence intime, le lieu du pardon et ainsi le chaos est banni en elle. Elle est rassemblée par le pardon et Pierre la représente pour toujours. Elle n'est pas la communauté des parfaits mais la communauté des pécheurs qui ont besoin de pardon [...]. »

En ce qui concerne le principe de la succession, J. Ratzinger souligne la nécessité pour la Parole d'être liée à un témoin, « lequel garantit son caractère sans équivoque, qu'elle ne possède pas comme pure Parole confiée seulement à elle-même ». C'est dire l'arbitraire du libre examen de l'Ecriture seule, quand fait défaut une instance herméneutique autorisée. Le témoin lui-même « n'est pas un individu qui subsiste pour lui-même et en lui-même ». Il n'est pas témoin par lui-même mais « par son lien avec l'Esprit », lequel ne parle pas de lui-même mais prend de ce qui appartient au Christ (cf. Jn 16, 13). Ainsi le sacrement de l'ordre désigne cette « triple imbrication entre Parole, témoin, Esprit Saint/Christ ». A cette imbrication, la génération apostolique a donné « la forme de l'imposition des mains ».

Il ne reste plus à J. Ratzinger qu'à constater, d'une part, que « la primauté romaine, c'est-à-dire la reconnaissance de Rome comme critère de foi authentiquement apostolique, est plus ancienne que le canon du Nouveau Testament en tant qu'« Ecriture Sainte » et, d'autre part, que « le principe de la Tradition, dans sa configuration sacramentelle comme succession apostolique, était constitué pour l'existence et la continuation de l'Eglise » (11). Saint Irénée aurait pu être invoqué par J. Ratzinger : l'évêque de Lyon ne comprenait-il pas la Tradition avant tout comme la succession apostolique de l'Eglise de Rome ?

Ces réflexions de J. Ratzinger au sujet de la primauté de Pierre nous éclairent singulièrement sur la conscience de Benoît XVI de la succession qui lui échoit.

- La conversion intérieure

Et si l'œcuménisme était avant tout une démarche spirituelle ? Au sujet de la reconnaissance mutuelle entre l'Orient et l'Occident, J. Ratzinger déclare : « C'est un acte de dépassement de soi, de renoncement à soi, mais précisément, par là aussi, un acte de redécouverte de soi. C'est un acte qui ne peut pas être décidé de façon diplomatique mais doit résulter de l'effort spirituel commun de l'ensemble de l'Eglise en Orient et en Occident. Pour que ce qui est théologiquement possible devienne aussi possible dans la réalité de l'Eglise, il faut que cette valeur théologique soit préparée spirituellement dans l'Eglise et y soit reçue spirituellement. »

La nécessité de la conversion intérieure rend J. Ratzinger assurément modeste lorsqu'il s'agit de pronostiquer le retour à l'unité : « mon diagnostic sur la rapports entre l'Orient et l'Occident dans l'Eglise est le suivant : une unité ecclésiale est théologiquement possible en principe entre l'Orient et l'Occident, mais elle n'est pas encore assez préparée spirituellement, et donc pratiquement pas encore mûre » (8).

Dès son premier message, prononcé en la chapelle Sixtine le 20 avril 2005, à l'issue de la messe de clôture du conclave, Benoît XVI s'assignait ainsi « comme tâche première de travailler sans ménager son énergie à la reconstruction de l'unité pleine et visible de tous les disciples du Christ ». Il se disait encore « disposé à faire tout ce qui est en son pouvoir pour promouvoir la cause fondamentale de l'œcuménisme » (2). Pour réaliser, autant que cela incombe à celui qui « préside dans la charité » du haut de « la Chaire du *credo* » (3), la prière du Seigneur : *Que tous soient un !*

On trouvera ci-dessous la liste des ouvrages et documents auxquels nous nous référons. Le chiffre () dans le texte indique le lieu dont il s'agit :

- (1) BENOIT XVI, Première Bénédiction *Urbi et Orbi* le 19 avril 2005, *D.C.* 2337 (2005), 537.
- (2) BENOÎT XVI, Message à l'issue de la Messe de clôture du Conclave le 20 avril 2005, *D.C.* 2337 (2005), 537
- (3) BENOIT XVI, Homélie lors de la prise de possession de sa Chaire au Latran, *D.C.* 2337 (2005), 558-559.
- (4) CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Notification à propos du livre « *Eglise : charisme et pouvoir* » du P. Leonardo Boff du 11 mars 1985. *D.C.* n° 1895, 484-486
- (5) CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Note « sur l'expression 'Eglises sœurs' du 30 juin 2000, *D.C.* 2233 (2000), 823-825.
- (6) CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Déclaration *Dominus Jesus* du 6 août 2000, *D.C.* 2233 (2000), 812-822.
- (7) RATZINGER Joseph, « Le catholicisme après le Concile » (Exposé lors du 81^e *Katholikentag* le 14 juillet 1966), *D.C.* 1478 (1966), 1557-1576).
- (8) RATZINGER Joseph, *Les principes de la théologie catholique. Esquisse et matériaux*, traduction française par MALTIER J., [Croire et savoir], Paris, Téqui, 1982.
- (9) RATZINGER Joseph, MESSORI Vittorio, *Entretiens sur la foi*, traduction française par GAGNON Edouard, Paris, Fayard, 1985, 252 p.
- (10) RATZINGER Joseph, « L'affaire Lefebvre conduit à un examen de conscience » (Conférence aux évêques chiliens du 13 juillet 1988), *La pensée catholique* 237 (1988), 71-75.
- (11) RATZINGER Joseph, « La primauté de Pierre et l'unité de l'Eglise » (Conférence à l'Université pontificale Urbainienne de Rome le 18 avril 1991, *La Pensée catholique* 250 (1991), 11-25.
- (12) RATZINGER Joseph, SEEWALD Peter, *Le sel de la terre : le christianisme et l'Eglise catholique au seuil du troisième millénaire*, traduction française par CASANOVA Nicole, Paris, Flammarion/Cerf, 1997, 278 p.
- (13) RATZINGER Joseph, « *L'ecclésiologie de la Constitution conciliaire Lumen gentium* » (Conférence au congrès d'études sur le Concile Vatican II du 25 au 27 février 2000), *D.C.* 2223 (2000), 303-312.
- (14) RATZINGER Joseph, SEEWALD Peter, *Voici quel est votre Dieu. Croire et vivre aujourd'hui*, traduction française par Joseph Burckel, Paris, Plon/Mame, 2001, 227 p.
- (15) RATZINGER Joseph, *Homélie lors de la messe « pro eligendo Romano Pontifice* le 18 avril 2005, *D.C.* 2337 (2005), 537.